

## Robert Germay : Une vie pour et par le théâtre

Qui n'a jamais aperçu la silhouette familière de Robert Germay dans les couloirs de germanique ? Si l'on connaît son engagement dans le théâtre universitaire, on sait finalement peu de choses de sa riche carrière à l'Université de Liège. À l'occasion de son départ à la retraite, nous avons décidé d'en savoir un peu plus.



### Pourquoi avez-vous décidé d'étudier les germaniques ?

Quand j'ai décidé de faire les germaniques, en 3<sup>e</sup> latine (ce qui correspond à la 4<sup>e</sup> d'aujourd'hui), j'avais une attirance pour les langues, mais aussi pour le métier de prof, peut-être parce que le comédien se réveillait en moi. J'étais élève au collège Saint-Louis de Liège, qui ne comptait que 400 élèves à l'époque. Quand j'ai annoncé au directeur mon intention de faire les germaniques, il a tenté de me décourager, car il savait qu'aucun élève de son école n'avait encore pu réussir dans cette section. En effet, la formation en langues était « limite ». J'ai persisté et bien m'en a pris, puisque j'ai réussi à faire les germaniques alors que je n'avais aucune préparation en allemand. Je suis rentré en 1958 et, à part un incident de parcours en 2<sup>e</sup> candi, je n'ai pas eu de problèmes. Lorsque je suis sorti en 1963, on m'a tout de suite proposé de devenir assistant bibliothécaire, ce que j'ai accepté rapidement. À l'époque, nous avions la chance d'avoir le choix de notre carrière, puisqu'il manquait des germanistes un peu partout. Outre cette place de bibliothécaire, j'avais accès à deux postes dans l'enseignement secondaire. Je ne regrette pas d'avoir accepté la place de bibliothécaire, parce que ça m'a permis d'avoir un peu de temps, d'abord pour mon doctorat, mais surtout pour m'orienter vers le théâtre, qui est devenu ma deuxième formation, en quelque sorte.

### Quel souvenir gardez-vous de vos études ?

Il faut savoir que c'étaient de petites classes. En licence, nous étions une vingtaine. Nous formions donc une petite famille. Les profs étaient alors un peu plus « grands bonzes » qu'ils ne le sont devenus après mai 68. J'ai notamment été captivé par Nivelles, Warland et Simon. Tout aussi redoutables et savants, mais parfois un peu plus folkloriques : Moors, d'Ardenne, Rutten. C'étaient tous de grosses pointures, mais certains étaient plus accrocheurs que d'autres. Quand j'ai terminé mes candidatures, je devais choisir entre l'anglais et l'allemand (le néerlandais étant à l'époque obligatoire). J'avoue que j'étais aussi moyen dans l'une que dans l'autre langue. J'ai opté pour

l'allemand, Dieu sait pourquoi, probablement parce que j'avais l'impression que Mme Simon donnait beaucoup plus de travail en anglais. J'ai donc fait un parcours qui convenait assez bien à la fois à mes envies et à ma paresse naturelle. Les étudiants étaient très soudés et la guindaille n'était pas absente. Il faut dire que c'est plus facile de faire la fête quand on n'est que huit dans une classe que quand on est cent. Je me souviens d'énormes guindailles où on passait la nuit en ville et où on était présents au cours le lendemain à huit heures du matin.

### **Quel était le climat en germanique dans les années 60 ?**

C'était un climat relativement familial, avec une certaine hiérarchisation : on se levait à l'arrivée du prof, on ne passait pas devant lui dans les ascenseurs. De manière générale, l'université était très cloisonnée. Nous étions place Cockerill, il y avait l'étage des germanistes, celui des historiens et celui des romanistes et nous ne nous parlions pas. Même en guindaille, les sections restaient entre elles. Un certain



Robert Germay en compagnie de Robert Leroy

décloisonnement s'est amorcé en 1968. Fin 68 et en 69, on a assisté à des tentatives de rapprochement entre sections et à une plus grande implication des étudiants dans les affaires de l'État, sans compter l'augmentation du nombre d'étudiants due au baby-boom. J'ai le cœur à gauche et, sans avoir jamais été violent, j'ai participé à de nombreuses manifestations. Avec Robert Leroy, Paulette Michel, Hena Maes, nous avons beaucoup contribué à repenser les rapports entre les profs et les étudiants, y compris d'un point de vue institutionnel. Robert, Paulette et moi avons même longuement planché sur un projet

de réforme des études de germanique, qui a été déposé au rectorat de l'époque, est resté des années dans un tiroir, et en est ressorti épisodiquement.

### **Comment a débuté votre aventure théâtrale ?**

C'est peut-être grâce à la proximité entre les étudiants qu'en première licence, nous avons décidé à trois de faire du théâtre en allemand. Inconscients que nous étions, nous avons décidé de nous attaquer au Woyzeck de Büchner. Il fallait vraiment ne rien connaître au théâtre pour oser s'attaquer à ce monument ! Cela a bien marché auprès des étudiants, et nous avons donné deux séances. Toute la germanique était présente, à l'exception d'un prof. Il faut dire que la germanique avait déjà une tradition en la matière. Adolphe-Léon Corin, puis son fils Fernand, ainsi que Jean Hubaux, avaient déjà monté des pièces de théâtre avec les étudiants. Nous avons alors, en 1962, décidé entre nous de prolonger cette expérience, qui au départ était ponctuelle. Sans avoir réellement fondé le Théâtre des Germanistes, en tout cas pas tout seul, c'est moi qui l'ai institutionnalisé et fait en sorte que le Théâtre des Germanistes liégeois, qui à l'époque jouaient en allemand, ait une carrière internationale. Assez rapidement, nous avons en effet joué en dehors de Liège, en commençant par les cantons rédimés, puis en Allemagne, en Autriche...

### **Puis vint l'époque « Commu »...**

Dès 72, j'ai commencé à fonctionner dans une toute nouvelle section qui venait de s'ouvrir, qu'on appelait à l'époque la « huitième section », et qui s'appelle aujourd'hui « Communication ». C'est en 72 que pour la première fois à l'ULg il y a eu des cours spécifiquement consacrés au théâtre. Jusque là, on voyait certes du théâtre dans les branches littéraires, mais sous l'angle de la littérature. En Commu, le théâtre était abordé comme un art à part entière, différent de la littérature, se servant de celle-ci pour en faire quelque chose de concret, de réel. Ce n'était pas le cas en germanique, en classique ou en romane : en littérature, on voit surtout le texte, le contenu. En

théâtre, le texte ne devient théâtre que quand il passe en trois dimensions, avec des acteurs sur scène, un décor, etc. Le texte devient presque prétexte à autre chose, qui s'appelle « théâtre » et non plus « littérature dramatique ». En 72, j'ai terminé mon doctorat sur Brecht, un homme de théâtre justement, et j'ai commencé à explorer le théâtre en tant que matière non plus uniquement littéraire, mais comme matière artistique, esthétique propre. J'ai suivi des ateliers au conservatoire, des séminaires à l'étranger, je suis allé au Berliner Ensemble. Finalement, René Hainaux, qui était alors prof au conservatoire, a remarqué ce que je faisais avec les germanistes et m'a demandé de devenir prof de théâtre au conservatoire, ce que j'ai fait parallèlement à ma carrière de bibliothécaire germaniste.

En 83, le recteur m'a demandé de reprendre la direction du Théâtre Universitaire conjointement avec le Théâtre des Germanistes que je continuais de diriger. C'est ainsi que les deux ont été fusionnés et que, curieusement, alors que le Théâtre Universitaire, francophone, avait été créé officiellement en 41 et que le Théâtre des Germanistes, officiellement, remontait à 1962, c'est celui-ci qui a relancé le Théâtre Universitaire, car il avait des contacts internationaux beaucoup plus forts. Une fois que j'ai eu rassemblé les deux, le répertoire a évolué. J'ai, en effet, dû mettre en scène en français. Il y avait plus d'étudiants, mais tous ne connaissaient pas l'allemand. C'est ainsi que le théâtre universitaire s'est étoffé pour être aujourd'hui une assez grosse machine. La mise en garde que je donnerai à mes successeurs quand ils seront là, c'est de ne pas exagérer, de ne pas prendre la grenouille pour un bœuf et de savoir raison garder de manière à sauvegarder la qualité et pas simplement la quantité. Il ne faut pas que ça devienne une entreprise multinationale. Il faut que cela reste contrôlable. A force de multiplier les activités, on risquerait de perdre le contrôle de la qualité.

### **Comment est né le RITU ?**

J'ai créé le Ritu (Rencontre internationale de théâtre universitaire) en 83 parce que le Théâtre des Germanistes venait d'absorber le théâtre universitaire. Nous avons une belle carrière internationale derrière nous. Nous avons donc eu l'occasion de participer à des festivals et d'être invités à l'étranger par certaines troupes universitaires. Or, quand on est invité par des amis, on a envie de les réinviter. Plutôt que de répartir les invitations sur l'année, j'ai décidé de grouper le tout en une semaine, qui s'appelait alors « festival ». Il y avait cinq troupes. Puis ce nombre a augmenté pour en arriver aujourd'hui à quatorze troupes au moins chaque année. Après deux ou trois années de festival, nous avons opté pour la dénomination « rencontres », car nous nous sommes dit que ce mot correspondait mieux à ce que nous faisons. Un festival, c'est une vitrine où on présente le must du moment. Ce n'est pas du tout la mentalité des théâtres universitaires du monde. Il n'est pas question de must, mais de voir comment les autres font. Les rencontres internationales servent justement à cela : à montrer ce que les autres font, à s'enrichir et à enrichir les autres. Cette année, nous fêtons la 24<sup>e</sup> édition. Je suis surpris de l'ampleur qu'a prise cet événement. Cette année, il y a 16 spectacles sur une semaine, mais je ne me vois pas tenir le coup pendant deux semaines, ni mon équipe ! Heureusement, j'ai la chance d'être aidé par quinze ou vingt personnes. Dans la préparation, je suis aidé par des étudiants moniteurs, principalement de Commu mais aussi de germanique. Pendant la semaine du Ritu, il faut aller chercher les gens à l'aéroport, les reconduire, les accueillir à Liège, leur montrer la ville, les loger. C'est un travail de fou ! J'ai certes toujours été la locomotive, mais heureusement que j'avais des wagons.

### **Pouvez-vous nous dire un mot de l'AITU ?**

L'Association internationale de théâtre universitaire est une conséquence logique de notre rayonnement international. Dès 1990, après sept années de Ritu, un grand nombre de pays étaient passés par Liège. Souvent, des Mexicains, des Québécois, des Finlandais, me demandaient « le théâtre universitaire, c'est quoi ? ». Aussi, pendant quelques années, nous avons organisé à l'occasion du Ritu un petit colloque avec les chefs de troupes, qui étaient soit des profs, soit des professionnels du théâtre. On a commencé à réfléchir à l'identité du théâtre à l'université. Quelle est sa place dans le paysage théâtral « tout court » ? En 93, la question devenait tellement brûlante que j'ai décidé de ne faire qu'un tout petit Ritu, mais d'organiser un congrès international à Liège pour essayer de fonder une association. Il y a eu 120 personnes venant d'une cinquantaine de pays

différents. L'association (AITU) a donc été fondée à Liège en 1994 lors d'un congrès de quatre jours organisé au Palais des Congrès par mon équipe du TURLg. J'ai été élu président. Je vais enfin être remplacé, par un Québécois, en 2008, lors du 7<sup>e</sup> congrès mondial qui aura lieu au Mexique. Je suis très fier que cette association soit basée à Liège. Notez que parmi les trois associations internationales de théâtre, deux sont belges.

Il faut savoir que l'université est le vrai creuset de la recherche théâtrale. Tous les ouvrages importants concernant le théâtre proviennent de l'université. L'AITU sert donc à stabiliser et développer un réseau et à renforcer la crédibilité du théâtre à l'université. « Apprendre le théâtre et apprendre par le théâtre » pourrait être la devise de l'AITU. Le théâtre universitaire se caractérise par son esprit d'équipe, plus encore que dans le sport, où on peut jouer personnel, briller. Nous, nous essayons justement que personne ne brille, que tout le monde ait la même place dans le spectacle, ce qui m'a d'ailleurs amené souvent à changer les scénarios pour pouvoir faire jouer plus de monde, ou à répartir un rôle pour qu'il soit joué par plusieurs personnes. Le choix du répertoire dépend aussi de cela. Il est par exemple plus difficile de jouer Hamlet. Le jour où je monterai Hamlet, c'est que j'aurai trouvé le moyen de le diviser, pour qu'il n'y ait pas de star.



« Le Joueur de Flûte ». Mise scène de Dominique Donnay et Robert Germay  
(Photo Nathalie Litt)

### Comment a évolué le TURLg ?

Avant, nous jouions davantage à l'étranger. Depuis que nous avons obtenu notre salle en 1997, nous avons renforcé notre présence à Liège. Dès lors, nous avons pu réaliser un programme de saison : tous les mois ou tous les quinze jours, nous avons des représentations. Nous avons pu aussi développer le nombre de troupes, chacune avec leur propre metteur en scène. En outre, nous avons pu intéresser d'autres personnes que les universitaires. Ainsi, nous organisons aujourd'hui des ateliers destinés aux enfants à partir de 6 ans. Ce volet est devenu très important, notamment pour notre rayonnement. Depuis 1997, l'université a pris

davantage conscience de ce que nous représentons pour l'image de l'unif. C'est pourquoi je remercie Bernard Rentier, notre recteur actuel, d'avoir augmenté notre budget cette année.

Nous sommes devenus une véritable institution pour les écoles. Nous faisons même des ateliers d'immersion en anglais et en russe à Waha et à Saint-Louis. Nous avons des ateliers dirigés par le TURLg jusque dans des écoles du Sart-Tilman, de Mehagne, de Waremmé. Un grand volet de nos activités est aujourd'hui consacré à l'enseignement secondaire. Il s'agit d'un service au citoyen. Nous avons en quelque sorte explosé la tour d'ivoire. Par exemple, cet après-midi, une de nos troupes a donné deux séances à l'école primaire Belle Flamme. Les acteurs qui jouaient au nom du théâtre universitaire étaient des gosses de 12 à 16 ans. Cette même équipe part jouer la semaine prochaine à Rouen, aussi pour une école.

### Et demain ?

La retraite ne va pas m'empêcher de continuer dans le théâtre : je reste président de l'ASBL et je continue de m'occuper du volet international du Théâtre Universitaire. Ce que j'espère, grâce à ma retraite, c'est de pouvoir revenir plus à mes premières amours, à savoir la mise en scène, pas seulement avec une distribution à moi, mais aussi en faisant profiter de mon expérience les jeunes qui débutent.

Entretien réalisé par Vincent Huart